Ami du Clergé du 24 novembre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les dimanches de l'Avent. — IV. L'avènement de Notre-Seigneur au dernier jour, 657.
Pour la fête de l'Immaculée-Conception. — I. La prédestination de Marie et la nôtre, 658. — II. L'auteur et les motifs de l'Immaculée-Conception, 661.
A l'école des Saints. — III. S. Eusèbe : La défense de la foi, 662.
Les fêtes de l'Eglise. — II. L'Immaculée-Conception, 664. — III. L'office de la fête, 666.
Pour les Premiers Vendredis. — I. *Décembre :* Manifestation du Sacré-Cœur dans son incarnation, 667.
Nos Religieux. — XIII. Autre préjugé : « Il y a des religieux qui entrent malgré eux en religion, et ce sont des malheureux, » 669.
Aux Enfants de Marie. — XCII. La bonne domestique, 672.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

IV

L'AVÈNEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR AU DERNIER JOUR

Mes frères,

Vous l'avez remarqué. C'est chose étonnante et frappante. L'Evangile de la messe du premier dimanche de l'Avent nous met en face de l'avènement de Notre-Seigneur au dernier jour pour juger les vivants et les morts, au lieu de nous rappeler, comme le font les Evangiles des trois autres dimanches, l'histoire et la prédication de Jean-Baptiste qui avait pour mission de préparer ses compatriotes au premier avènement.

Et pourtant cette manière d'agir de l'Eglise ne nous étonne que parce que nous avons une idée très superficielle de ce temps liturgique de l'Avent, qui n'a pas seulement pour but de refaire le récit de l'avènement de Jésus selon la chair, mais encore, avons-nous dit, d'aider à son avènement dans les âmes, et, ajouterons-nous aujourd'hui, d'orienter notre pensée vers son avènement triomphal de juge du monde.

Et après tout, n'est-ce pas là le définitif ? N'est-ce pas en vue de cet avènement du Christ dans toute sa majesté et dans toute sa gloire, et en vue du triomphe de tous les élus, qu'a eu lieu le premier avènement de Notre-Seigneur sur la terre et que nous devons travailler à son avènement dans nos âmes ?

A la pensée de cet avènement, un double sentiment s'empare de l'Eglise, qu'elle manifeste dans l'Evangile du premier dimanche de l'Avent, et qu'elle voudrait nous communiquer : sentiment de *crainte*, mêlé quand même d'un sentiment de *joie*.

I. — *Sentiment de crainte*

Sentiment de crainte d'abord au rappel des terreurs par lesquelles Notre-Seigneur annonce son avènement suprême. « Les nations seront dans l'angoisse et la consternation ;... les hommes [sècheront] de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver ;... les puissances des cieux seront ébranlées. » Et alors le Fils de l'Homme viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Quel changement de décor ! A Noël, une calme nuit d'hiver baignée dans la douce lumière de l'étoile miraculeuse ; ici la perturbation partout, sur terre et sur mer, et au ciel dans tous les astres. Puis quel spectacle différent ! A Noël, un Dieu qui se présente à nous sous les traits d'un tout petit enfant près de sa mère ; ici un juge dont la puissance fait songer aux dieux courroucés de l'Olympe païen. Quel changement de spectateurs ! A Noël, des bergers et des mages qui s'approchent de leur Dieu avec joie et confiance ; ici l'humanité consternée et effrayée.

C'est que dans son premier avènement Notre-Seigneur ne vient pas pour juger le monde, comme le dit S. Jean, mais pour le sauver. C'est la démarche de son amour miséricordieux. Il vient nous offrir la lumière de la vérité, la force de sa grâce ; il vient se donner lui-même.

Mais dans ce dernier avènement, c'est le Maître de la parabole qui se présente à des ingrats pour la reddition des comptes. Comment avons-nous répondu aux avances de son amour ? La rigueur du jugement ne doit-elle pas être à la mesure de l'abus de l'amour ?

La perspective de cet avenir terrible que l'Eglise dresse sous nos yeux en arrière-plan de la scène si gracieuse de Noël doit frapper nos imaginations et forcer notre réflexion sur la gravité de ce jugement suprême, dans lequel seules compteront les valeurs d'âme. Pense-t-il à cet unique nécessaire, le monde moderne qui s'est donné pour idéal le seul progrès matériel, sans souci des aspirations de l'âme ? Et l'Eglise serait-elle fidèle à sa mission si, à travers le mystère du premier avènement de Notre-Seigneur, elle ne nous faisait entrevoir les rigueurs de son dernier avènement pour ceux qui auront abusé de l'amour de Dieu ? Après tout, c'est en vue de cet avènement suprême que le Fils de Dieu s'est fait homme parmi nous.

II. — *Sentiment de joie*

Sentiment de crainte, mais tempéré d'un sentiment de joie.

L'Evangile du jugement général continue en effet : « Quand ces choses commenceront à arriver, redressez-vous et relevez la tête, parce que votre délivrance approche. »

Et en effet, malgré la gravité du jugement de Dieu, de ce jugement général auquel pour chacun d'entre nous prélude le jugement particulier, pour l'âme sincèrement chrétienne, même cet avènement de Notre-Seigneur est un motif de joie supérieure, comme le premier. Pour l'impie ou l'indifférent, la mort c'est la trappe qui ouvre sur un trou noir où il ne sait ce qui l'attend. Mais pour le fidèle, selon le beau mot de Mgr Gay, la mort, c'est Jésus.

Malgré tous les liens qui nous attachent à la vie présente et nous y retiennent, il est bien vrai que cette terre n'a rien que de temporaire. C'est quelque chose de transitoire. L'Eglise militante aspire pour elle et pour les siens à cette béatitude du triomphe où « la mort ne sera plus, et où il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni douleur, car l'état de choses précédent aura disparu. » (Apoc., XXI, 4).

Aussi, en dépit de son caractère de pénitence et de réflexion austère, avec le troisième dimanche le temps de l'Avent est traversé d'un souffle printanier et éclairé d'une lumière joyeuse. Nous chantions dimanche dernier, comme vous l'avez suivi sur vos paroissiens : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur ; je vous le dis encore, réjouissez-vous ! » Et la même note encourageante, écho de la lettre de S. Paul aux Philippiens, revenait au cours de l'office.

Ainsi l'Eglise nous invite à nous évader par la réflexion de la vie agitée qui est la nôtre, afin de ramener nos pensées vers les sommets, vers les réalités qui ne passent pas, vers les fins dernières dont nous rapproche chaque minute de notre vie. Cette évasion vers la lumière doit nous montrer dans toute son importance primordiale notre destinée suprême, pour que sa pensée prenne la place qui lui revient dans les préoccupations de notre vie. Mais elle ne veut pas que ce soit pour nous le motif d'une crainte qui tournerait au découragement ou au désespoir, elle veut au contraire nous inspirer une crainte filiale, c'est-à-dire la peine de pouvoir offenser un Dieu si aimable et si charmant, venu à nous sous les traits d'un petit enfant. C'est toujours de la crèche que partent les enseignements liturgiques de l'Avent. Ils en restent tout imprégnés de suavité malgré leurs graves leçons, de cette suavité dont Noël sera la manifestation la plus éclatante : *Apparuit benignitas Salvatoris nostri.*

* *

M. f., après ce que nous venons de dire, vous comprendrez ces beaux élans de l'héroïque ermite du Sahara, le Père de Foucauld, qui sont comme un commentaire de la parole de Mgr Gay : « La mort, c'est Jésus, » et la meilleure conclusion de notre entretien sur ce dernier avènement du Christ.

Le P. de Foucauld l'écrivait dans ses notes spirituelles inédites, justement le dernier dimanche de l'Avent : « Encore quelques jours et à pareille heure vous serez né, mon Dieu... Vous ne serez pas plus près de nous que vous êtes, mais vous serez visible... Quand serez-vous visible à nos yeux ? Notre Noël sera l'heure de notre mort, si, par votre grande miséricorde, nous mourons en votre sainte grâce... Bienheureux moment ! Vrai Noël ! O mon Dieu, que vous êtes bon, vous qui rendez infiniment doux, ineffablement fortuné pour ceux qui vous aiment, ce qui est horrible, si affreux à ceux qui vous ignorent ou ne vous aiment pas assez !... La mort est notre Noël... La mort est notre Noël... répétons-nous sans fin ces mots pour nous en pénétrer sans fin ; imprégnez-nous de cette vérité, mon Dieu !... et faites-nous voir à la fois l'inutilité de notre vie (à quoi peut vous être utile une journée, un grain de sable, la toile d'araignée qui est sur nos murs, ce brin d'herbe, cette fleur des champs qui vit et sèche un jour ?) et le bonheur infini qui est attendu à la mort, à notre Noël, si nous vous obéissons pendant ce pèlerinage d'une heure... C'est bien le voyage de Nazareth à Bethléem, quatre journées d'hiver... et après nous avoir remplis profondément de ces convictions, excitez en nous cet ardent désir de vous voir, de voir bien le jour de Noël de la mort qui remplissait les anciens patriarches Siméon, Anne et surtout vous, mes mère et père bien-aimés, Sainte Vierge et S. Joseph !... Faites-moi soupirer après mon Noël comme eux après le leur !... Et faites-moi embrasser avec courage toutes les peines de la vie et de l'agonie, en les regardant comme elles sont : quatre journées de mauvais temps, de fatigues, de rebuts, de mauvais gîtes... au bout desquels Noël et Jésus... »

Ce sont là paroles d'une âme très sainte et par conséquent d'une élévation peu commune. Mais enfin la foi ou mieux l'esprit de foi doit nous approcher de ces pensées. Et le temps de l'Avent bien compris nous fait voir dans la mort notre vrai Noël. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

I

LA PRÉDESTINATION DE MARIE ET LA NÔTRE

Mes frères,

L'avez-vous remarqué ? dans ses prières et ses chants de l'office de l'Immaculée-Conception, l'Eglise remonte plus loin que la création. Elle applique à la Vierge les paroles inspirées pour le Verbe de Dieu : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, avant ses œuvres les plus anciennes. J'ai été fondée dès l'éternité, dès le commencement, avant l'origine de la terre. Il n'y avait point d'abîmes quand je fus formée, point de sources chargées d'eaux, etc... » (Prov., VIII, 22 et suiv.).

C'est qu'en effet la conception immaculée de Marie au sein de sa mère a eu son prélude au sein de Dieu dans le mystère de la prédestination de Marie. C'est sa conception éternelle, dont sa conception terrestre ne sera que la réalisation.

Les architectes qui ont tracé les plans de nos merveilleuses cathédrales, en ont d'abord conçu l'idée ; ce premier dessin, leur imagination l'a enrichi de lignes et de dentelles ; et un jour, la cathédrale entrevue s'est dessinée dans leur esprit, svelte, fleurie, vivante, comme s'ils avaient eu la réalité sous les yeux.

Toute œuvre de nos mains a d'abord ainsi son épanouissement dans l'intelligence, qui lui fixe son but, l'adapte à sa destination, décide sa réalisation ; et c'est pour cela que nous appelons œuvre d'intelligence ce qui ne semble à première vue que le travail de nos bras.

Pareillement Dieu a conçu d'abord le chef-d'œuvre de sa création, la T. S. Vierge Marie. Marie a habité la pensée divine avant d'habiter notre terre. C'est en Dieu qu'il nous faut commencer de la contempler.

Haute contemplation, certes, que celle qui va nous introduire jusque dans les pensées et les conseils de Dieu, mais combien pratique aussi, puisqu'elle va nous faire rejoindre dans la prédestination de Marie notre propre prédestination et nous donner de voir dans la parfaite correspondance de Marie aux desseins de Dieu sur elle, l'exemple de notre fidélité à toutes les vues de la Providence sur nous.

I. — *La prédestination de Marie et notre prédestination*

Donc, de toute éternité, Marie est présente à l'esprit de Dieu ; de toute éternité Dieu l'a pensée, l'a voulue, l'a décidée ; de toute éternité il a tracé le dessin de sa vie, fixé les traits de son visage, réglé les mouvements de son âme. Bien plus, cette prédestination éternelle de la T. S. Vierge occupe le pre-

mier plan des pensées divines. Ne fait-elle pas partie, et partie nécessaire, indispensable, essentielle, du grand dessein d'amour que Dieu poursuit à travers toutes ses œuvres, je veux dire le salut éternel des âmes par la vie et la mort de son divin Fils ?

Dieu veut nous sauver et nous sauver par le sang de son Fils. Mais ce Fils de Dieu, Dieu comme son Père, c'est-à-dire pur esprit, invisible, impassible, immortel, a besoin, pour remplir cette mission, de revêtir une robe de chair qui lui permette d'habiter visiblement parmi nous et de s'offrir un jour à la souffrance et à la mort. Sans doute, Dieu qui a créé Adam et Eve immédiatement dans la force de l'âge, pourrait pareillement lui pétrir de ses propres mains un corps semblable au nôtre et l'introduire au milieu de nous sans parents, sans ancêtres, sans généalogie humaine. Mais cette possibilité de sa toute-puissance va à l'encontre des décisions de sa sagesse. Dans ses desseins, ce n'est pas un étranger qui doit nous sauver, une nature formée à part d'une matière différente de la nôtre, un être tiré d'un autre fonds que celui de l'humanité. Notre Sauveur sortira de nos rangs, il appartiendra à notre race, il sera la chair de notre chair et l'os de nos os. Et puisque de hautes convenances nous font comprendre qu'il ne puisse avoir d'autre père que celui qui est dans les cieux, il faut bien qu'il ait une mère qui lui communique notre nature, qui soit le lien vivant qui le rattache à la famille humaine, qui permette que s'accomplisse l'œuvre du salut par un Dieu fait homme et homme véritable.

Ainsi, de toute éternité et avant toute autre créature, Dieu pense à Marie, comme à la mère nécessaire de son Fils incarné.

Et pour l'adapter à cette sublime mission, il la veut toute belle, très sainte, incomparablement riche des dons de sa munificence. En elle, c'est une vision magnifique qu'il a sous les yeux : ce grand et divin monde de Dieu, qui éclipse et laisse dans l'ombre et le monde des infiniment grands et des infiniment petits qui constituera l'univers matériel, et le monde lumineux des chœurs innombrables des anges, et le monde plus resplendissant encore de la sainteté, de la sainteté du ciel et de la terre, de la sainteté de tous les temps et de tous les lieux, de la sainteté virginale des anges ou héroïque des martyrs.

Voilà la prédestination éternelle de la T. S. Vierge.

Et la nôtre ? — Elle fait partie des mêmes projets. Car si, de toute éternité, Dieu pense à son Fils fait homme et à celle qui sera sa mère, de toute éternité aussi il pense à nous tous, que par Jésus et Marie il veut racheter, remettre en grâce, s'unir à nouveau après la séparation du péché.

Pour reprendre la comparaison de l'architecte par laquelle j'ai commencé, cet artiste divin veut une restauration du monde. Dans le plan qu'il en a conçu, N.-S. Jésus-Christ sera la clef de voûte qui maintiendra et couronnera la solidité et la beauté de l'édifice, Marie l'arceau multiple et gracieux qui mènera et unira à cette pierre centrale toutes les parties du monument ; et chacun d'entre nous, suivant sa vocation, la pierre d'angle ou de milieu, le motif d'ornementation ou les matériaux de construction, la partie apparente ou cachée dont l'ensemble achèvera l'œuvre divine. C'est l'image qu'emploie et que développe, dans ses différentes épîtres, l'apôtre S. Paul : « Vous formez l'édifice divin. *Dei ædificatio estis.* » (Cor., III, 9).

Parce que l'intelligence divine n'est pas, comme la nôtre, lente, pauvre en inventions, susceptible toujours d'enrichissements nouveaux, ce n'est pas au jour le jour, par à-coups que Dieu a entrevu le plan de cette œuvre grandiose, mais d'emblée, que son génie en a dressé l'ensemble et le détail, et dans la plus parfaite harmonie de toutes les parties entre elles.

Ainsi de toute éternité, en même temps qu'à Jésus et Marie et par rapport à eux, Dieu songe à nous.

Oui, nous aussi Dieu nous a prédestinés dès le commencement ; nous aussi il nous a pensés, aimés et voulus de toute éternité ; nous aussi, si je puis ainsi m'exprimer dans l'inexprimable mystère de la prédestination, nous aussi, tous, qui que nous soyons, à un moment du moins, Dieu nous a vus tout purifiés du sang de son Fils, tout parfumés de sa grâce, tout rayonnants de sa gloire. Car Dieu nous a tous faits pour le ciel ; il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ; il s'incarnera, il souffrira, il mourra pour tous les hommes sans exception. Même les âmes les plus noires, même les damnés des ténèbres éternelles ont été, à une minute des pensées de Dieu, des âmes blanches et des âmes de lumière.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

N'accusez pas Dieu de cette déchéance ! *Perditio tua ex te, Israel* : notre malheur et notre damnation ne peuvent venir que de nous, de ce que nous ne répondons pas à ces premiers desseins de Dieu sur nous. Nous le frustrons dans la réalité de ce qu'il avait rêvé de nous.

Aussi, après avoir vu dans la prédestination de la Vierge l'exemplaire de notre propre prédestination, ce que nous devons méditer et retenir surtout de ce mystère, c'est la parfaite correspondance de notre mère à sa prédestination, afin d'entrer nous aussi, à son exemple, dans toutes les vues de Dieu sur nous.

II. — *La fidélité de Marie à sa prédestination, modèle de la nôtre*

Dans la pensée qui la conçoit, l'œuvre imaginée est toute belle, toute lumineuse, toute resplendissante. C'est une image immatérielle et spirituelle comme l'intelligence qui la pense. Et cet esprit la pare de sa beauté et de sa lumière.

Hélas ! souvent, presque toujours, la réalité ne répond plus aux projets un jour entrevus et longtemps caressés : elle reste bien au-dessous de l'idéal.

Ils étaient beaux, les rêves du jeune homme et de la jeune fille qui s'avançaient dans la vie comme vers le bonheur et que les dures réalités de l'existence ont déçus. Ils étaient beaux, les symboles et les images qui peuplaient l'imagination du poète et qu'il n'a jamais pu exprimer dans ses vers. Il était beau, le grandiose monument rêvé par l'architecte de génie, que le manque de ressources ou d'autres difficultés matérielles ne lui ont pas permis de réaliser.

De même, si magnifiques que soient les projets de Dieu sur les âmes, parce que Dieu veut associer ces âmes à leur réalisation, laisser à leur liberté d'y concourir, nous sauver avec nous après nous avoir créés sans nous, cet artiste de génie se bute parfois à des résistances qui diminuent ou même défigurent son œuvre.

Quand il trouve une âme qui entre dans ses vues, qui montre une volonté docile et souple à tous ses

bons plaisirs, qui se livre et s'abandonne à l'orientation qu'il lui imprime, Dieu fait voir les merveilles de grâce et de gloire dont il est capable.

Cette âme soumise, dépendante, obéissante, Dieu l'a trouvée dans tous les saints et plus parfaitement qu'en tous les saints dans la T. S. Vierge, dont tous les mouvements intérieurs disaient toujours « *amen* » à ses volontés. « Marie, a écrit un saint évêque du dernier siècle, n'a pas cessé un seul instant de correspondre totalement à la totalité de sa grâce... Dieu n'a pas déposé en elle un seul germe qui n'ait produit toute la moisson qu'il en attendait. Il ne lui a rien demandé qu'elle ne lui ait immédiatement et complètement donné, rien conseillé qu'elle ne se soit hâtée de choisir et de faire, rien inspiré qu'elle n'ait cru et accompli. Elle ne lui a pas soustrait une seule joie qu'elle ait pu lui causer ; elle ne l'a pas frustré d'une seule gloire qui pût lui venir d'elle. Elle ne lui a été qu'un miroir reflétant ses desseins, un sourire accueillant ses moindres bons plaisirs... En toutes choses et toujours, elle lui a été absolument docile, livrée, et avec l'amour le plus parfait dont elle fût capable à l'heure où la voix de Dieu se faisait entendre. Et il est vrai de dire qu'elle fut dans la réalité exactement ce que Dieu l'avait rêvée de toute éternité, aussi pure, aussi belle, aussi sainte. »

Mais quand Dieu se bute à des cœurs qui lésinent, qui se réservent, qui résistent, oh ! je le sais, il pourrait triompher victorieusement et suavement, sans les violenter, de ces volontés rebelles, car il est le Tout-Puissant et rien ne saurait lui résister, mais le plus souvent il les livre aux mains de leurs conseils, il les abandonne à leurs desseins, il les laisse faire, et c'est l'explication de tant de vocations amoindries, de tant d'existences éternelles brisées.

De ce jeune homme Dieu aurait voulu faire son prêtre ; il l'avait regardé avec amour comme le jeune homme de l'Evangile ; il lui avait dit : « Suis-moi ! » Celui qu'il avait appelé a tourné le dos. Il ne sera pas le prêtre qui instruit, qui sacrifie et qui sauve : il ne sera qu'un chrétien banal, nul... si même il ne descend pas plus bas.

De cette jeune fille Dieu aurait voulu faire une vierge de ses cloîtres, celle à l'âme pure qui prie pour ceux qui ne prient pas ou celle au cœur sans partage qui peut se donner tout entier à tant de misères que ne connaîtront jamais d'autres tendresses. Mais quand Dieu a manifesté ses désirs, ce cœur jeune, sous le charme d'autres rêves, ne lui a pas répondu par le *fiat* de l'Annonciation.

De cet homme influent Dieu aurait voulu une vie chrétienne exemplaire qui entraînât ; de cette dame riche Dieu aurait souhaité une part des trésors remis entre ses mains. Des uns il aurait désiré tel geste, des autres telle démarche, de celui-ci cette initiative, de celle-là ce dévouement. Il n'aura pas été entendu.

Et au-dessus de ces vocations qui restent toujours libres, encore qu'il soit souverainement imprudent de ne pas les suivre, au-dessus de ces inspirations de la grâce qui ne sont que des suggestions faites à notre générosité, de tous Dieu aurait voulu le salut. De toute éternité il nous a choisis pour que nous soyons saints. Sa volonté, c'est notre sanctification : « Vous serez saints parce que je suis saint. » Et par leur refus, des âmes se damneront.

Il arrive à certaines âmes de dire ou de penser inconsciemment : « Marie est une privilégiée ; **la grâce de Dieu l'a surabondamment prévenue et accompagnée ; sa sainteté fut sublime, mais aussi singulièrement facile.** » Certes, ce fut la créature la plus comblée. Mais n'oublions pas non plus que Dieu se montre exigeant dans la mesure de ses avances, que s'il s'attend à toucher deux talents du serviteur qui n'en a reçu qu'un seul, il en veut dix de celui qui en a reçu cinq, et que quelle que soit la façon dont on conçoive la prédestination, personne ne se damne que par sa faute et personne ne devient un saint sans y mettre du sien.

* *

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus écrivait au début de l'*Histoire d'une âme*, au sujet du mystère de la prédestination : « Longtemps je me suis demandé pourquoi le bon Dieu avait des préférences, pourquoi toutes les âmes ne recevaient pas une égale mesure de grâces. Je m'étonnais de le voir prodiguer des faveurs extraordinaires à de grands pécheurs comme S. Paul, S. Augustin, sainte Madeleine et tant d'autres qu'il forçait, pour ainsi dire, à recevoir ses grâces. Je m'étonnais encore, en lisant la vie des saints, de voir Notre-Seigneur caresser du berceau à la tombe certaines âmes privilégiées, sans laisser sur leur passage aucun obstacle qui les empêchât de s'élever vers lui, ne permettant jamais au péché de ternir l'éclat immaculé de leur robe baptismale. Je me demandais pourquoi les pauvres sauvages, par exemple, mouraient en grand nombre sans même avoir entendu prononcer le nom de Dieu. » Mais elle ajoutait : « Jésus a daigné m'instruire de ce mystère. Il a mis devant mes yeux le livre de la nature et j'ai compris que toutes les fleurs créées par lui sont belles, que l'éclat de la rose et la blancheur du lis n'enlèvent pas le parfum de la petite violette, n'ôtent rien à la simplicité ravissante de la pâquerette. J'ai compris que, si toutes les petites fleurs voulaient être des roses, la nature perdrait sa parure printanière, les champs ne seraient plus émaillés de fleurettes. Ainsi en est-il dans le monde des âmes, ce jardin vivant du Seigneur. Il a trouvé bon de créer les grands saints qui peuvent se comparer aux lis et aux roses ; mais il en a créé aussi de plus petits, lesquels doivent se contenter d'être des pâquerettes ou de simples violettes destinées à réjouir ses regards divins lorsqu'il les abaisse à ses pieds. Plus les fleurs sont heureuses de faire sa volonté, plus elles sont parfaites. »

Conclusion de l'humilité et de la sagesse ! Devant le mystère de la prédestination, qu'on emploie, avec S. Paul, l'image d'une construction et de son mobilier, ou avec la petite Thérèse la vision de cette variété infinie qui compose la beauté du monde visible, ne posons pas à la Providence des pourquoi sur sa conduite différente à l'égard des âmes ; ne lui opposons pas surtout, sous le remords de nos infidélités, des pourquoi d'excuses sur ses partialités en notre défaveur. Cherchons seulement dans la prière et la réflexion à connaître la volonté de Dieu sur nous et travaillons plus généreusement à l'embrasser telle qu'elle s'offre, pour que notre vie réponde aussi parfaitement que possible à l'idée de Dieu, qui est, n'en doutons pas, une pensée de bonté et d'amour. Ainsi soit-il.

II

L'AUTEUR ET LES MOTIFS DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

Mes frères,

L'époque de l'année où nous sommes peut vraiment s'appeler la « morte saison. » Plus de fleurs, plus de fruits, du feuillage sur quelques arbres seulement.

Je suppose que, vous promenant à travers la campagne désolée et inerte, vous aperceviez au milieu d'un épais fourré d'épines, le dominant et balançant sa blanche tête, un beau lis. Quel ne serait pas votre étonnement ! Comment est-il là, ce lis ? Sont-ce les anges du ciel qui sont venus l'y planter ? ou bien faut-il croire que la nature a oublié un moment ses lois ?

Je sais, et l'Eglise propose aujourd'hui à notre admiration une bien plus surprenante merveille. Au sein de l'humanité universellement flétrie et souillée, voici un autre lis de la plus éclatante blancheur : c'est la Vierge immaculée.

Regardons, contemplons, scrutons ce chef-d'œuvre incomparable, donnons-nous le plaisir de faire le recensement de tous ses attraits. De cette fête, demandons-nous quel en est l'*auteur* et quelles en sont les ***raisons***.

I

Des plus petites choses il y a une cause; et l'Immaculée Conception est un trop grand événement pour n'avoir été ni pensée ni voulue. Le hasard n'a pas de ces coups. Si les plus belles créations de la littérature, des sciences, des arts supposent une intelligence ou un talent supérieurs, ce mystère n'exige rien moins qu'un acte de la toute-puissance divine.

Oui, celui qui a fait briller devant nos yeux ravis cette éblouissante clarté, c'est Dieu et ce ne peut être que Dieu. A l'œuvre l'artisan se révèle, et ici on ne peut pas ne pas reconnaître la marque unique du Très-Haut. Sans doute, Dieu est l'auteur de toutes choses ; pas un vibrion, pas un infusoire qui ne vive et n'existe par lui. Mais il y a des êtres d'une importance moindre et dont il laisse la production aux forces qu'il a créées, sans intervention directe de sa part.

Il n'en a pas été ainsi pour la préparation et la réalisation de l'Immaculée Conception. Dieu y est intervenu personnellement. Par une sorte de coup d'Etat, il a fait violence aux habitudes de la nature, il a arrêté devant Marie le torrent impur qui, depuis 4000 ans, roulait ses eaux fangeuses à travers le monde sans épargner personne, telle la Mer Rouge formant de ses eaux comme deux murailles, pour livrer passage au peuple choisi, puis refluant pour engloutir l'armée des Egyptiens. Ensuite Dieu a fait appel à un fleuve, celui qui arrose le paradis ; il en a dérivé partout les ondes dans cette Cité de Dieu, il en a baigné tous les rivages, il en a promené partout la fertilité et la vie, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei*. En d'autres termes, réunissant toutes les beautés, toutes les grâces, toutes les vertus, comme on cueillerait à pleines mains des fleurs dans un parterre, il en a composé le corps et l'âme de Marie, il a fait d'elle une créature à part.

Elles sont rares, les âmes qui traversent la vie, semblables à un rayon de soleil qui retourne à son foyer sans se ternir aux fanges de la terre. Pour les immaculées, il n'en existe pas. Même chez les plus saintes, il est des imperfections, et chez toutes, à remonter jusqu'à leur origine, on retrouve le funeste héritage de notre premier père, rigoureusement transmis à ses descendants. En Marie seule se rencontre la beauté idéale et parfaite. Si haut que l'on remonte dans sa vie, on va de lumière en lumière, de beauté en beauté, jusqu'à ce qu'on arrive à cette gloire originelle, à ce privilège initial qui est l'Immaculée Conception.

C'est Dieu qui a fait cela, et lui seul le pouvait faire. *A Domino factum est istud.*

II

Faut-il vous dire maintenant pourquoi Dieu a fait ce prodige ? Vous admettrez sans peine qu'il l'a fait pour lui, pour Marie et pour nous. La beauté de Marie, c'est le bien de tous.

1. Dieu a voulu donner sa mesure et nous montrer à la fois de quoi il est capable et de quoi il est digne.

Il avait fait le monde et toutes les admirables choses qu'il renferme : le soleil et les étoiles, les montagnes et les mers, les grands arbres et les brins d'herbe, les feuilles et les fleurs, les animaux géants et l'humble insecte, le chant des oiseaux et le murmure des vents : et voulant se surpasser lui-même, pour couronner noblement son œuvre, il avait enfin produit cette merveille qu'on appelle l'homme, avec son front où rayonne l'intelligence, avec son cœur où bouillonne l'amour, avec son âme où préside une volonté libre. Etait-ce son dernier mot ? Non pas. Sa pensée féconde avait conçu le dessein de se donner sur la terre un Fils digne de lui et de créer une Mère digne de ce Fils. Les mystères s'appellent, comme les abîmes et les beautés s'attirent. Il fallait une Mère, puisqu'il fallait un Fils fait homme ; et puisqu'il fallait l'Incarnation, il fallait l'Immaculée Conception, de même qu'il faut la fleur pour la formation du fruit, l'aurore pour l'annonce du soleil et le nid pour l'éclosion des oiseaux. L'Immaculée Conception, c'est la fleur féconde ; c'est l'aurore où naît le jour, c'est le doux nid amoureusement préparé par Dieu pour faire éclore son humanité.

2. L'Immaculée Conception, c'est aussi le premier sourire et la première caresse d'un fils à sa mère. Les mères ordinaires mettent au monde des enfants qui les ignorent : et ce n'est qu'après de longs mois de soins assidus et de dévouement inlassable que le fruit de leurs entrailles ayant grandi peu à peu dans la chaude atmosphère de leur amour et sous les provocations de leurs baisers, il arrive un moment où tout à coup la figure du petit être aimé s'épanouit comme pour saluer sa mère qu'il semble connaître pour la première fois.

Il en va tout autrement dans ce grand mystère de l'Incarnation. Ici ce n'est pas la mère qui donne les premiers témoignages d'amour, c'est le Fils qui, ayant connu sa mère de toute éternité, lui sourit bien avant qu'elle soit née et la fait jaillir toute pure et toute immaculée sous sa première caresse et son premier baiser. Il a fait cela, et notre cœur de fils nous dit qu'il a bien fait. On doit répondre à l'amour d'une mère, et quand on est Dieu, on doit prévenir cet amour et le payer à l'avance royalement.

3. Dieu ne nous a point oubliés dans ce mystère : c'est pour nous aussi que Marie est immaculée. En pensant à sa mère, il a pensé à la nôtre. C'était la même ; et en la faisant belle pour lui, il la faisait belle pour nous, afin que la trouvant belle nous l'aimions, et que l'aimant nous puissions nous préserver

et nous sauver. Il faut que notre cœur aille toujours à quelque amour, et toute vertu consiste à n'aimer rien que de beau, de noble, de grand. On est ce que l'on aime, et une vie est digne de louange quand, les yeux fixés sur un idéal de pure beauté, on ne se laisse pas détourner vers de vulgaires affections. Il y a des visions qui font mal aux yeux de l'âme et qui souillent le cœur ; il ne faut pas regarder de ce côté. Mais on ne peut se soustraire à ce spectacle que par l'attrait et le charme vainqueur d'un spectacle plus beau.

C'est pourquoi Dieu a placé comme sur un piédestal au milieu des nations la Vierge immaculée, afin que sa grâce incomparable fasse pâlir toutes les beautés et qu'elle sollicite doucement nos yeux, à l'instar d'une étoile au sein de la nuit ou d'une lueur du ciel parmi les ombres de la terre.

Voilà la beauté qui vous gardera. Vous voyez, vous verrez bien des choses autour de vous, et toutes ne seront pas sans danger pour votre âme. Aussi ceux qui vous aiment et vous portent vraiment intérêt ont peur. Une pensée les rassure : c'est que de temps en temps, n'est-ce pas ? vous lèverez vos yeux vers l'Immaculée et que toute votre vie vous demeurerez sous ce charme conquérant.

Oh ! qu'il a bien fait, l'art humain, de multiplier par le ciseau et le pinceau l'image de la Vierge sans tache ! Tout le monde a besoin de voir cela. Il faut des Vierges de bronze, de marbre ou d'ivoire pour le palais des riches ; il en faut de substances plus communes pour l'humble chaumière. Les fils de la Grèce antique naissaient aux arts en même temps qu'à la vie, parce qu'en ouvrant les yeux à la lumière du jour, ils les ouvraient pareillement à la contemplation des chefs-d'œuvre dont leur sol était couvert. Ainsi la profusion des images de Marie Immaculée fait briller aux yeux de tous les chrétiens l'idéal du beau, le modèle du bien et nous provoque heureusement à reproduire dans notre vie quelque chose de ses admirables vertus.

Tel est le beau lis que l'Eglise nous présente aujourd'hui et qu'elle nous montre s'élevant bien haut dans sa blancheur sans tache au milieu des souillures d'ici-bas. Elle a, l'Eglise, le secret de ces ravissantes visions, et ses fêtes sont sur les tristesses de ce monde comme une sorte de sourire du ciel entr'ouvert. Parmi ces sourires dont elle nous console et qui se succèdent en de douces apparitions tout le long de l'année chrétienne, aucun n'est plus gracieux que celui qui s'épanouit aujourd'hui sur les lèvres de l'Immaculée. Rien ne prend le cœur autant que la contemplation de cette grâce parfaite. Et n'est-ce pas un immense bienfait du ciel, qu'on ne puisse pas la considérer sans être porté à devenir meilleur?

Plaisons-nous donc à fixer les yeux sur elle, durant notre vie, afin que nos regards mourants la cherchent encore, comme un charme suprême, comme un rayon d'immortelle espérance. Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

III

SAINT EUSÈBE : LA DÉFENSE DE LA FOI

Mes frères,

L'héroïque vie que nous allons vous résumer ce matin semble reproduire et continuer celle que nous vous proposions, dimanche dernier, comme exemple. Evêque comme S. Nicolas, S. Eusèbe, comme S. Nicolas et peu de temps après lui, a dû lutter non seulement contre lui-même, afin de parvenir à la sanctification de son âme, mais aussi contre les puissances de ce monde et surtout contre l'hérésie arienne qui menaçait d'envahir l'univers entier.

I

Eusèbe était né en Sardaigne. Mais cette pauvre île, à demi déserte, ne suffisait pas au zèle apostolique dont il se sentait enflammé dès sa jeunesse. La foi et le désir des grandes choses le poussèrent vers Rome où il put admirer dans toute sa splendeur l'essor de la religion qui pouvait enfin sortir des catacombes pour s'épanouir au grand jour et rayonner sur le monde désormais conquis. Dans les églises romaines, le jeune lévite remplissait les fonctions de lecteur. Il y a tout lieu de penser qu'il ne se bornait pas à répéter aux fidèles les textes sacrés de l'Ecriture, mais qu'il cherchait, pour lui-même, à en approfondir la signification sublime, car nous aurons à admirer plus tard en lui un théologien émérite, que la sûreté de sa doctrine fera redouter de ses adversaires.

Or il advint que l'évêque de Verceil mourut. Eusèbe se trouvait, à ce moment-là, dans la ville. Au lieu d'élire un de leurs concitoyens, les fidèles du pays, comme poussés par une inspiration céleste, préférèrent remettre le bâton pastoral à cet étranger, jeune encore, mais qu'ils avaient appris déjà à estimer. Le nouveau pontife se mit aussitôt à la besogne. Sachant bien que nulle œuvre n'est durable et féconde si elle n'est basée sur la ferveur, il voulut faire de son clergé un groupe de véritables moines qui uniraient le souci de leur perfection intérieure aux soins du ministère sacerdotal. Pareille tentative avait déjà été risquée en Orient ; mais c'était la première fois qu'on osait la tenter dans l'Eglise occidentale : elle réussit à merveille, avec la bénédiction de Dieu.

Cependant une tempête redoutable montait rapidement à l'horizon. La doctrine d'Arius, dont il est si souvent parlé dans l'histoire de l'Eglise et qui contenait le germe de toutes les erreurs les plus funestes, se propageait en Europe avec une rapidité inouïe. Non seulement des chrétiens, mais des prêtres, voire des pontifes, se ralliaient à ces erreurs monstrueuses si outrageantes pour Jésus, si subversives pour le catholicisme. L'évêque de Verceil n'hésita pas : il vit le mal et se mit aussitôt à le combattre. Il l'attaqua avec tant de force et de clarté, avec tant de succès aussi, que le pape Libère déclarait trouver dans l'action d'Eusèbe une consolation précieuse aux amertumes de son pontificat.

Il n'y a, dès lors, rien d'étonnant à ce que la confiance du Souverain Pontife ait investi notre saint d'une mission essentiellement délicate. Il s'agissait de se rendre, en qualité de légat, auprès de l'empereur Constance et d'obtenir de lui la possibilité de réunir un concile qui fixerait le dogme chrétien sur les points alors controversés. Constance favorisait les hérésiarques. Néanmoins l'ascendant d'Eusèbe fut tel que le souverain donna son agrément sans lequel, en pratique, la réunion épiscopale eût été absolument impossible.

Le concile s'assembla à Milan. Outre les évêques, il comprenait les représentants de l'empereur et du

pape. L'autorité civile semblait donc disposée à prêter son concours pour l'exécution des arrêts de la puissance spirituelle, et, de cette harmonie entre les deux pouvoirs, on espérait de grandes choses. Pourtant, l'assemblée fut singulièrement troublée. Il faut se souvenir, en effet, qu'un grand nombre d'évêques avaient déserté l'immuable foi du Christ pour donner dans les fausses idées de leur époque. Ils ne formaient, sans doute, qu'une minorité au concile, mais une minorité compacte, ordonnée, soulevée par les plus furieuses passions. Tous les moyens leur parurent excellents pour triompher de leurs adversaires.

Afin de les dompter, S. Athanase essaya de les faire, avant tout, souscrire au symbole de Nicée qui résumait la doctrine catholique. Mais les hérétiques ne voulaient pas reconnaître les prérogatives du Christ et ils organisèrent contre Athanase tant d'intrigues et de complots qu'on eut bien du mal à l'arracher vivant de leurs mains. Ils étaient arrivés à faire tomber dans leurs pièges le bienheureux évêque Denys, futur martyr, qui ne dut qu'à l'ingéniosité d'Eusèbe de pouvoir dégager sa liberté, un peu trop rapidement engagée. Mais alors la colère arienne se tourna contre l'évêque de Verceil qui, non content de soutenir vaillamment la bataille pour son compte, s'avisait de venir au secours de ses frères fidèles Après avoir déversé sur lui un flot d'injures, les prélats hérétiques finirent par obtenir contre lui une sentence de l'empereur qui le condamnait à l'exil.

Eusèbe fut déporté à Scythopolis, et ce qu'il eut à y souffrir, personne ne pourra jamais le redire. Mourant de faim, exténué de soif, il devait encore subir des coups et, à plusieurs reprises, d'affreux supplices. Lui, cependant, ne chancela jamais. Il avait offert sa vie pour la foi, il ne craignait nullement la mort, et présentait volontiers son corps au bourreau. Dans ses rares instants de repos, il écrivait à son clergé, à son peuple de Verceil, afin de maintenir toutes ses brebis dans la vérité et dans la vertu. Rien ne laisse mieux deviner les abominations commises à son égard par les ariens que ces épîtres, pourtant graves et sereines, tout imprégnées de force, de résignation et de ferveur.

Quand on eut vainement épuisé sur lui toutes les ressources de la violence, on tenta de le faire succomber dans l'embûche de la douceur et des flatteries. Aussi clairvoyant qu'énergique, il se détourna du piège. Alors, pour se débarrasser de lui, on l'envoya dans des exils toujours plus sauvages : en Cappadoce, d'abord, puis dans les déserts de la Thébaïde. Et cette existence crucifiée se prolongea jusqu'à ce que la mort de Constance vînt rendre le martyr à la liberté.

Eusèbe, néanmoins, ne rejoignit pas immédiatement son troupeau. Il voulait, sur le chemin du retour, visiter les Eglises d'Orient, afin de rétablir le dogme dans son intégrité, de confirmer les faibles dans la foi, de panser les plaies ouvertes par la persécution. Quand il parut enfin sur ses côtes, l'Italie, suivant le mot d'un apologiste, changea en ornements de triomphe ses voiles de deuil. Mais l'illustre vieillard ne retourna guère dans sa cathédrale que pour se préparer à la mort, car tant de tortures l'avaient brisé, et il exhala le dernier soupir sous le règne de Valentinien et Valens.

II

En règle générale, l'Eglise n'honore en qualité de martyrs que ceux de ses glorieux enfants qui ont péri au milieu des supplices. Cependant, quelquefois, elle accorde ce titre d'honneur à tel ou tel héros qui, bien qu'ayant survécu à la torture, a souffert assez pour que, normalement, il ait dû mourir et que sa préservation soit plutôt attribuable à une faveur divine qu'aux forces humaines de résistance. C'est le cas par-dessus tout de la T. S. Vierge Marie qui, au pied de la croix, avait eu l'âme transpercée par les sept glaives mystiques. Dans une certaine mesure, c'est aussi le cas de quelques saints, parmi lesquels il faut compter celui dont nous nous entretenons aujourd'hui. S. Eusèbe a volontairement supporté toutes les tortures d'un martyr, et il a subi tout cela pour rester fidèle à la religion révélée. Parmi toutes les leçons qu'il nous donne, c'est celle-là surtout qu'il nous faut retenir.

Ne croyez pas, en effet, m. f., que la défense de la foi soit la prérogative ou le devoir particulier de quelques personnes choisies, comme les évêques ou les prêtres. La foi est le patrimoine sacré dont la sauvegarde est confiée à tous les chrétiens. Nul ne peut s'en désintéresser sans déserter la cause du Christ. Sans doute, les façons de proclamer notre *Credo* commun varient à l'infini suivant les situations et aussi les circonstances. Le prêtre est une prédication vivante par le fait même qu'il s'est publiquement consacré au Seigneur et qu'il en porte la livrée. Il a juridiction, au moins d'une manière générale, pour indiquer la route à suivre, pour pardonner au nom du Très-Haut, pour entraîner les âmes vers le ciel. Mais le laisserez-vous marcher tout seul dans la voie où l'appel du Seigneur convie toutes les âmes généreuses ? A Dieu ne plaise. Comme le prêtre, vous êtes baptisés ; comme lui, vous fûtes confirmés, et si vous n'avez pas reçu comme lui l'onction sainte du sacerdoce, il n'en reste pas moins vrai que vous êtes les enfants et les soldats du Christ. Vous n'avez le droit ni de déserter votre drapeau, ni d'abandonner votre Père.

— Fort bien, me direz-vous, mais comment nous y prendre ? Nous n'avons guère de loisirs et moins encore de connaissances spéciales ; et puis, à vrai dire, nous n'osons pas.

— La réponse est bien facile. Sans doute, Dieu ne vous demande pas, comme aux élus du sacerdoce, de consacrer à sa gloire vos jours et jusqu'à vos nuits. Mais tout de même, il arrive souvent que vous avez des heures disponibles. Au lieu, de les gaspiller en des passe-temps futiles, pourquoi ne pas les employer dans les différentes organisations catholiques qui aspirent à obtenir votre concours ? Accomplissez d'abord vos devoirs d'état, mais prenez sur votre repos — et, s'il le faut, sur votre sommeil, comme nous autres — pour aider un cercle d'études, un patronage, un syndicat chrétien, et mille autres œuvres qui végètent parce que l'on ne leur accorde ni assez d'attention, ni assez de générosité.

Vous ne connaissez pas suffisamment l'immortelle doctrine qu'il s'agit de répandre ? Eh bien ! qui vous empêche d'acquérir au moins le minimum indispensable de science religieuse ? Les catéchismes se trouvent presque chez tous les libraires, et l'on est déjà fort quand on les possède bien. Si vous vous sentez appelés à des controverses supérieures, vous n'avez qu'à demander à vos prêtres l'indication de manuels plus développés, où l'on ne procède plus par simples affirmations dogmatiques, mais où chaque proposition se trouve étayée par des preuves. Vous n'avez qu'à rechercher des conseils et, au besoin, des directions.

— **Nous n'osons pas ! Ah ! la voilà, au fond, la** seule objection sincère. Le respect humain a tellement imprégné notre siècle que l'on a honte de se montrer chrétien. Eh quoi ? Vous vous considéreriez comme un lâche si vous reculiez devant un effort pour soutenir un camarade. Vous vous emportez plus d'une fois pour discuter en faveur de vos opinions — souvent incertaines — de politique ou de sociologie. Et lorsqu'il est question de Dieu, de notre Créateur, de notre Père, de notre Maître, vous vous réfugiez dans le silence ? Souvenez-vous de l'inéluctable condamnation qui sera portée au jour suprême : « Je rougirai devant mon Père de ceux qui auront rougi de moi en ce monde. » Puisque notre foi est certaine, appuyée qu'elle est sur ses motifs de crédibilité et corroborée par des prophéties et des miracles, quiconque la renie est un traître. Dieu veuille que jamais aucun de nous ne l'ait abandonnée ou ne la délaisse jamais, surtout en présence de nos ennemis.

Les occasions ne manquent pas au véritable disciple du Christ pour faire sa profession de foi. Il y a, d'abord, le cercle de famille où l'on se trouve si à l'aise pour évoquer devant ses enfants le beau royaume du Seigneur. Il y a la zone des relations intimes, où la controverse est toujours courtoise. Jusque-là point n'est besoin de beaucoup de courage.

Mais il se trouve aussi la sphère des vulgaires camaraderies, où l'on a besoin d'une énergie plus vigoureuse pour faire prédominer son influence et imposer, à tout le moins, le respect de la vérité. Que voulez-vous ? Le bon Dieu ne nous a jamais dit que nous gagnerons sans aucune peine les récompenses du ciel. La victoire est une belle chose, mais elle ne resplendit qu'après de rudes efforts. Les soldats de la grande guerre en savent, ici-bas, quelque chose. Si des milliers d'entre eux ont immolé leur vie afin que la France survécût, combien plus les soldats de Dieu que nous sommes doivent-ils être prêts à tout sacrifier, jusqu'à leur fortune, jusqu'à leur honneur, jusqu'à leur bonheur, afin que le règne de Dieu s'établisse parmi nous !

Courage donc ! En tout et partout, soyons chrétiens et montrons-nous chrétiens. Une des meilleures méthodes de défendre sa foi, c'est de la pratiquer résolument soi-même. Vous ne serez jamais de vrais apôtres si vous ne commencez à prêcher d'exemple. En prêcher, cela veut dire ici observer les commandements, se livrer aux mortifications et aux abstinences nécessaires, obéir à la suprême loi. Par un effort de votre intelligence ainsi que de votre volonté, efforcez-vous d'acquérir pour vous-mêmes la connaissance de la doctrine et l'habitude de la discipline sainte : c'est ainsi que vous parviendrez à gagner d'autres âmes au Christ.

LES FÊTES DE L'EGLISE

II

L'IMMACULÉE-CONCEPTION

La plus belle fête de l'Avent est la fête de l'Immaculée-Conception, qui nous apparaît comme l'aube gracieuse de Noël.

L'Enfant Jésus que nous attendons nous fait naturellement penser à sa divine Mère. Qu'elle dut être splendide de beauté, cette sainte créature à qui l'Esprit-Saint dit : « **Vous êtes toute belle, ma bien-**aimée, et il n'y a aucune tache en vous » ! (Cant., IV, 7).

Marie est en effet *sans tache :* elle n'a pas subi la souillure originelle comme nous. Et *en elle réside la perfection de la beauté.*

I

Comment parler de la fille sans rappeler son père et sa mère ? Marie nous en voudrait si nous n'évoquions pas les douces, vénérables et pures figures de Joachim et d'Anne. Ils n'avaient pas d'enfants et ils étaient vieux. Avec quelle ferveur, quelle persistance, quelles larmes ils avaient demandé à Dieu cette incomparable bénédiction pour leur foyer ! Ils furent enfin exaucés, mais ils ne savaient pas qu'Anne allait donner le jour à celle qui serait la gloire de la terre, la Reine du ciel et la Mère du Sauveur attendu.

Parce que Marie devait être la Mère de Dieu, il fallait qu'elle fût immaculée, c'est-à-dire non seulement qu'elle fût parfaitement sainte, mais qu'elle n'eût jamais contracté la souillure originelle. « Il était juste, dit S. Anselme, qu'elle fût revêtue d'une pureté au-dessus de laquelle on n'en puisse concevoir de plus grande que celle de Dieu même. » Ainsi l'a toujours entendu la tradition de l'Eglise. Marie est supérieure à toute créature. Au-dessus d'elle il n'y a que Dieu.

C'est d'elle que Dieu parlait quand il dit au démon : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, entre sa race et la tienne ; et elle t'écrasera la tête... » (Gen., III, 15). Or si Marie avait eu le péché originel, elle eût été sous la puissance du démon. Ne fût-ce qu'un instant, elle n'aurait pas écrasé la tête du serpent qui l'eût au contraire tenue sous sa domination.

La dignité même de Dieu exigeait qu'elle fût sans tache.

Elle devait être la fille du Père. Or avec la souillure originelle elle devenait la fille du démon. Elle devait devenir la Mère du Fils, à qui elle communiquerait sa chair et sa vie. La chair de Marie est la chair du Fils. Or si Marie avait été l'esclave du démon, Jésus-Christ lui-même aurait aussi subi cette infâme servitude. Elle devait être l'Epouse et le sanctuaire du St-Esprit, or Satan aurait eu des droits sur l'Epouse et il aurait souillé le sanctuaire. Satan eût triomphé partout. Comment peut-on même émettre de telles absurdités, de pareilles monstruosités ?

Non, l'Eglise a toujours cru que la Sainte Vierge a été préservée dès le sein de sa pieuse mère de la tache originelle qui souille tous les enfants d'Adam. Cette vérité a été enfin définie et proclamée, le 8 décembre 1854, par Pie IX, à St-Pierre de Rome, aux acclamations de tout l'univers. Dans le cours des siècles, il s'était élevé quelques discussions d'école au sujet de l'Immaculée-Conception, mais il est un Ordre religieux qui n'avait cessé de défendre et d'établir ce dogme, si doux à toute âme chrétienne : c'est celui de St-François. Aussi le jour de la définition, quand Pie IX entra dans la basilique, deux représentants de l'Ordre qui triomphait à cette heure se présentèrent au Pontife : le Général des Frères Mineurs de l'Observance, une branche de lis d'argent à la main ; et le Général des Frères Mineurs Conventuels, tenant une tige de rosier chargée de fleurs

également en argent. Des lis et des roses, les fleurs aimées de Marie, la pureté et l'amour ! Pie IX abaissa son regard en souriant et sur ces présents symboliques et sur ceux qui les offraient, et ce sourire du Pape, cette approbation gracieuse de l'Eglise fut pour l'Ordre séraphique la récompense de six siècles d'études et de ferveur.

Aussi bien, comment pouvait-on concevoir encore des doutes sur la pureté immaculée de Marie, après le récit de S. Luc touchant la visite de l'ange Gabriel à Nazareth ? L'esprit céleste arrive avec toutes les marques du respect le plus profond ; le prince du ciel s'incline devant l'humble Vierge, qui est l'image la plus parfaite de Dieu, et il lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. » Quelle est donc cette créature à qui le plus beau des anges tient ce langage ? Ce qu'il dit n'est pas un discours empreint de flatterie, c'est l'exacte vérité. Comment Marie serait-elle pleine de grâce si elle avait subi les atteintes mêmes du péché originel ? Comment le Seigneur serait-il avec elle, si le démon avait déjà occupé la place ? Comment l'ange pourrait-il l'appeler bénie entre toutes, si elle avait subi la malédiction commune ?

Marie est donc immaculée, sans tache, pleinement pure et belle. Sa seule présence a toujours fait trembler Satan. Ce n'est pas lui qui a remporté la victoire sur elle, c'est elle qui lui a écrasé la tête. Seule elle a échappé à son empire, et c'est en toute vérité que nous lui adressons ce tribut de notre admiration et de notre filial amour : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et dans votre âme pure il n'y a aucune tache, ni aucun souvenir de tache. *Tota pulchra es...* » « En elle, dit S. Thomas, Dieu a fait l'image infinie de sa bonté [1]. » « La Sainte Vierge, ajoute S. Pierre Damien, est plus élevée que les âmes des saints et que les chœurs des anges ; elle surpasse les mérites et les titres de tous et de chacun ; elle est tellement au-dessus de la dignité des esprits célestes qu'ils sont devant elle comme s'ils n'étaient pas [2]. »

II

En elle réside donc la plénitude de la beauté, beauté de l'âme, de l'esprit, de la pensée, du cœur, et beauté du corps. Dieu ne pouvait pas en faire trop pour sa Mère et laisser une ombre dans cette admirable, cette unique créature qu'il appellerait du plus doux des noms. Marie devait être son chef-d'œuvre. Pour l'accomplir il épuiserait sa puissance et sa bonté.

Elle réjouit son éternité avant qu'elle fût, car elle était dans la pensée divine, elle faisait le charme du Père, qui l'appelait déjà « Ma fille ! » du Fils qui lui disait : « Vous êtes ma Mère ! » du Saint-Esprit qui la nommait son Epouse bien-aimée. Dieu voulait qu'elle fût la perfection de la bonté, de la beauté et de la pureté. Elle serait si belle que pour elle il oublierait les crimes de la terre. Quand les hommes l'auraient lassé par leur impiété, leur orgueil, leur méchanceté, il jetterait un regard sur elle et pour elle il pardonnerait aux hommes, par elle il serait consolé. Comme il aime infiniment l'humanité et qu'il veut que tous les enfants d'Adam soient sauvés, afin de leur rendre plus facile le salut, l'accès du ciel, il l'établirait aussi la Mère des hommes, Mère toute puissante et toute clémente. Elle les attirerait par sa bonté maternelle, elle les toucherait, elle leur inspirerait l'amour du souverain bien, elle se montrerait à eux, elle s'entretiendrait avec eux, elle leur révélerait les mystères d'amour et de pureté de l'Immaculée-Conception. Un jour, dans une de ses divines apparitions, elle dirait à une humble enfant qui ne la comprendrait pas d'abord : « Je suis l'Immaculée-Conception ! » Mais cette petite fille, sans instruction humaine, en aurait bientôt l'intelligence, parce qu'on comprend toujours la beauté, et des millions de fidèles accourraient aussitôt pour recevoir l'écho de ces paroles, les méditer sur place, et ils comprendraient aussi quelque chose de la beauté immatérielle de Marie.

Le jour où Dieu créa enfin l'âme de Marie, réalisant la pensée qu'il avait conçue dans l'éternité, fut un jour de joie inexprimable au ciel. Il la fit plus belle que le plus beau des anges. Il lui rendit tous les dons et la justice originelle qu'Eve avait perdus : il la combla de grâces, de vertus et de splendeurs qui firent pâlir les grâces, les vertus et les splendeurs des Séraphins, et les anges l'acclamèrent comme leur Reine incontestée.

Son intelligence, comme celle d'Adam, voyait les choses non seulement dans les effets, mais dans leur cause ; elle avait la claire intuition de la vérité et des choses du ciel. Elle voyait l'erreur, mais elle s'en détournait comme on se détourne d'un précipice, et elle avait une compassion profonde pour ceux qui y trouvent des charmes. Car son cœur était surtout compatissant. Elle s'efforcerait donc de faire aimer Dieu, estimant que ceux-là seuls ne l'aiment pas qui ne le connaissent pas. Elle n'ignorait point les faveurs immenses qu'elle avait reçues, et elle ne s'en servirait que pour montrer aux hommes qu'ils doivent s'attacher uniquement à Dieu. Elle se réjouissait de ces faveurs, parce qu'en la contemplant, en l'aimant, les hommes ne pourraient se défendre d'aller à Dieu qui ne l'avait faite si belle que pour les attirer à lui.

Cette beauté de l'âme de Marie rejaillissait sur ses purs et admirables traits. Heureux ceux qui l'ont vue, car les œuvres les plus éclatantes des artistes n'en ont presque rien pu reproduire. Ils n'avaient pas vu, et l'idéal qu'ils essayaient de peindre ou de sculpter ne traduisait même pas l'image qu'ils avaient conçue. Quand on montra à Bernadette la statue qu'on avait exécutée d'après ses indications et ses descriptions, elle dit : « Oh non ! ce n'est pas cela ! » Il aurait fallu le pinceau ou l'ébauchoir des anges.

Mais il faut renoncer à décrire ce que le génie humain le plus élevé ne saurait même concevoir. Marie était divinement belle dans son corps et dans son âme. Dieu cependant lui laissa l'épine de la souffrance, parce qu'elle devait ressembler à son Fils, souffrir comme lui, afin de nous racheter avec lui. Et elle souffrit d'autant plus que sa nature était plus délicate et plus noble. Elle devait nous servir de modèle, car l'homme est une créature destinée à souffrir, afin que dans nos grandes épreuves nos yeux s'arrêtassent sur la croix où Jésus expire et au pied de la croix où nous apercevons sa sainte Mère qui n'avait rien à expier et qui cependant souffre plus qu'aucune créature humaine n'a souffert. Mais

[1] *Fecit hanc Deus bonitatis suæ infinitam imaginem.* (*Opusc. de caritate*)

[2] *Virgo inter animas sanctorum et Angelorum choros supereminet, merita singulorum et omnium titulos antecedit, et sic spirituum hebetat dignitatem ut sint quasi non sint.*

Dieu ne voulut pas que l'Immaculée connût la souillure et l'humiliation du tombeau ; il la ressuscita et la transporta au ciel en corps et en âme par la main des anges ; elle monta au ciel immaculée.

« Telle fut Marie, dit S. Ambroise qui nous a fait le plus achevé de ses portraits. Elle était humble de cœur et prudente d'esprit. Grave dans ses discours, sobre dans ses entretiens, pudique et réservée dans ses moindres paroles, appliquée à la lecture des Saintes Lettres, attentive à toutes les œuvres, accoutumée à s'en rapporter au jugement de Dieu plutôt qu'au jugement des hommes, ne blessant personne, voulant du bien à tous, respectant ce qui est grand et surtout la majesté de l'âge... Rien d'affecté dans le regard à la fois modeste et franc de ses beaux yeux, rien de hardi dans sa parole, rien d'inconvenant dans ses actions. Son geste, son pas, sa voix, tout était harmonie, et son corps était si bien l'image de sa belle âme qu'on croyait voir en elle l'incarnation de l'honnêteté [1]. »

III

L'OFFICE DE LA FÊTE

Les premières vêpres sont le prélude qui annonce l'idée, le sens de la fête, la perfection de Marie que l'Eglise célèbre. C'est sa beauté, sa pureté immaculée : « Vous êtes toute belle, ô Marie, et la tache originelle n'est point en vous... Votre vêtement est blanc comme la neige et votre visage beau comme le soleil. »

Cette beauté est l'allégresse et la fierté de l'Eglise : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple. »

Ces paroles qui ont été chantées en l'honneur de Judith, nous rappellent que Marie a triomphé non point d'Holopherne, mais de Satan qui opprimait le genre humain, et qu'elle a détruit sa puissance. Seule elle a échappé à son empire parce que seule elle a échappé au péché originel.

Aussi toute l'Eglise la bénit : « Vous êtes bénie, ô Vierge Marie, par le Seigneur Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre. »

Que nous reste-t-il à désirer, puisqu'elle est la beauté, la puissance, puisqu'elle est la bénédiction de Dieu sur la terre, sinon qu'elle nous attire à elle, qu'elle nous rende purs à son image et à son exemple ? « Attirez-nous, Vierge immaculée, lui disons-nous. Nous courrons sur vos pas, à l'odeur de vos parfums. »

Ces cinq antiennes résument la doctrine et les leçons de cette fête. C'est le parfum des vertus de Marie qui attire les cœurs, surtout son parfum virginal et l'attrait de sa conception immaculée.

Après le prélude, voici le chant dans toute son ampleur.

I

Dans l'introït de la messe, c'est Marie elle-même qui chante la victoire qu'elle a remportée sur le démon, Marie qui se répand en actions de grâces, parce que Dieu n'a pas permis que ses ennemis triomphassent d'elle : « Je me réjouirai d'une grande joie dans le Seigneur — *Gaudens gaudebo in Domino* — et mon âme tressaillera en mon Dieu, car il m'a revêtue des vêtements du salut, et il m'a entourée d'une parure de justice comme une épouse ornée de ses joyaux. » C'est ainsi que Dieu honore celle qui est l'épouse du St-Esprit. Ses vertus, sa sainteté, sa pureté immaculée, voilà ses joyaux, ses diamants.

Mais la collecte nous apprend que cette beauté, cette perfection originelle dont elle est revêtue, elle ne les tire pas d'elle-même, de ses propres mérites. Si elle est pleine de grâce, si elle a été exemptée du péché originel, c'est qu'elle devait être la demeure, l'habitation du Fils de Dieu : « Seigneur, vous l'avez préservée de toute tache, en vue de la mort de votre Fils. *Ex morte Filii tui prævisa eam ab omni labe præservasti.* » C'est donc aux mérites de la mort de Jésus-Christ qu'elle doit sa suréminente pureté. Elle le sait, elle en est pénétrée de reconnaissance. C'est pourquoi elle chantera avec une pleine conviction dans le *Magnificat* : « Il a regardé l'humble état de sa servante, et voilà que toutes les générations humaines me proclameront bienheureuse. » Une créature a beau être grande, elle n'est rien devant Dieu, parce qu'elle reste une créature. Le mérite de Marie, c'est de l'avoir proclamé hautement, et c'est cette humilité qui l'a rendue si agréable à Dieu. Alors tous les mérites de la Passion de son Fils lui ont été appliqués, et elle est devenue en quelque sorte divinisée, puisqu'elle est la Mère admirable du Fils de Dieu et qu'elle appartient ainsi à l'ordre de l'union hypostatique, plus élevée et plus pure que les anges, l'amour du ciel et de la terre, et qu'elle partage avec Dieu la toute-puissance, puisque Dieu lui accorde tout ce qu'elle lui demande.

L'épître confirme les privilèges splendides qu'elle a reçus. Elle est tirée du livre de la Sagesse et glorifie la Sagesse infinie, mais l'Eglise l'applique à bon droit à la Sainte Vierge.

En effet, le grand dessein de la Sagesse increée, la grande pensée de Dieu pendant l'éternité fut l'Incarnation. Il unirait son Fils à la nature créée, à la nature humaine. C'est donc pour son Fils qu'il créerait tous les êtres, les anges, les hommes et les mondes. Pour prouver aux hommes combien il les aime, il se ferait homme. Homme, et non ange, afin de réunir les deux ordres, la créature matérielle et la nature spirituelle. Pour que son Fils devînt homme, il lui donnerait une mère revêtue de la nature humaine. Cette femme, cette mère serait Marie. Elle serait ainsi la mère du Fils de l'Homme et du Fils de Dieu.

C'est ce dessein qui est toujours présent à l'intelligence divine et qui la réjouit. Aussi Marie était là dans la pensée de Dieu quand il créait les mondes, et avant toute création : « Quand il disposait les fondements de la terre, j'étais avec lui, réglant toutes choses. Et je me réjouissais chaque jour, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans l'univers, et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » Car elle les aime, puisque son Fils les aime, et que doivent-ils faire, sinon de l'écouter et de rester à la porte de sa demeure ? « Ecoutez ma doctrine et soyez sages. Ne la rejetez pas. » Cherchez-moi : « celui qui m'aura trouvée trouvera la vie. » Elle devait donc être sans tache, autrement elle aurait transmis la mort et le péché, et non la vie avec la sagesse.

Aussi après ces enseignements suaves et profonds, l'Eglise reprend-elle en l'honneur de Marie les chants que le peuple adressait à Judith qui avait sauvé son peuple : « Vous êtes bénie, ô Vierge Marie, par le Seigneur Dieu Très-Haut, plus que toutes les femmes de la terre. Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie

[1] Lib. II *De Virginibus*, traduction du P. Monsabré.

d'Israël, l'honneur de notre peuple. Vous êtes toute belle, ô Marie ! et la tache originelle n'est point en vous. *Alleluia !* »

II

Voilà comment la Sainte Vierge vivait dans la pensée divine. Au jour déterminé par les décrets souverains, elle vint au monde à Jérusalem et sa naissance fut une grande joie et pour ses heureux parents et pour tout l'univers. Les hommes toutefois l'ignorèrent et elle grandissait dans son humble maison, puis au Temple, comme une fleur embaumée parmi des épines. Mais tout le ciel la contemplait avec admiration, car seule elle avait échappé au naufrage du péché, seule elle était d'une pureté, d'une sainteté qui faisait pâlir la pureté et la sainteté des anges. Dieu regardait sa fille avec complaisance et les esprits célestes habitaient sa maison. A peine née, elle était douée de toute sa raison, elle connaissait Dieu, elle l'adorait et l'aimait, et chacun de ses actes resplendissait de mérites.

Mais quel était le secret de sa vie et de sa pensée ? Quel jugement portait-elle sur elle-même, sur l'avenir, sur sa mission, sur les choses du ciel et de la terre, au sujet desquelles elle avait d'admirables révélations ? Elle-même en a dit quelque chose à sainte Elisabeth de Hongrie :

« Je me levais toujours au milieu de la nuit, et j'allais devant l'autel du Temple où je demandais à Dieu d'observer tous les préceptes de sa Loi, et je le suppliais de m'accorder les grâces dont j'avais besoin pour lui être agréable. Je lui demandais surtout qu'il me fît voir le temps où vivrait cette Vierge très sainte qui devait enfanter le Fils de Dieu. Je le priais de conserver mes yeux pour la voir, ma langue pour la louer, mes mains pour la servir, mes pieds pour marcher à ses ordres, mes genoux pour adorer le Fils de Dieu entre ses bras. »

Elle savait donc que le Fils de Dieu devait descendre parmi nous : elle le savait par l'Ecriture qu'elle possédait et comprenait mieux que personne ; elle le savait par ses révélations particulières. Elle savait que le Verbe de Dieu revêtant notre chair aurait une mère, et sa grande ambition, son désir unique était de la connaître et de se faire son humble servante. L'évangile de cette fête nous apprend la révélation nouvelle qui lui fut faite par l'ange Gabriel : « L'ange étant entré près d'elle lui dit : « Salut, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. »

Elle est pleine de grâce, le Seigneur est en elle, elle est bénie par-dessus les femmes. C'est l'archange le plus autorisé qui lui adresse ces paroles qu'aucune créature n'a jamais entendues. Elles sont la preuve évidente que Marie est immaculée et qu'elle n'a jamais connu la souillure originelle. Quel éloge et par quelle bouche ! Aussi Marie ne répond rien, tant elle est troublée. Ce qui est la cause de son trouble, c'est son humilité d'abord. Elle eût été très heureuse et très honorée d'être la servante de la Mère de Dieu et c'est elle-même qui sera cette créature privilégiée, unique dans les siècles ! Et l'ange la proclame pleine de grâce ! Dieu même est en elle ! Qu'eût-elle répondu ? L'ange en effet ne pouvait mentir. Et cependant comme elle se sentait faible, petite devant Dieu !

L'ange, voyant qu'elle se tait, lui continue ses étonnantes révélations : « Vous enfanterez un fils que vous appellerez Jésus, et il sera le Fils du Très-Haut. »

Son trouble s'augmente d'une nouvelle angoisse, car elle est vierge et elle a consacré sa virginité au Seigneur. C'est cette angoisse qui lui arrache cette question inquiète : « Comment cela se fera-t-il, puisque je veux rester vierge ? » Alors elle s'écrie, après l'explication de l'ange Gabriel : « Voici la servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Elle est toute pure, pleine de grâce, l'Esprit céleste l'a déclaré, et elle restera toute pure, elle sera la Vierge des vierges.

Dans l'offertoire, l'Eglise chante de nouveau l'*Ave Maria*. Et dans la secrète elle revient à sa pensée que l'Immaculée Conception est l'œuvre de la grâce prévenante de Dieu : *illam tua gratia præveniente ab omni labe immunem profitemur*, la magnifique manifestation de sa gloire. Et cela est doux au cœur de la Sainte Vierge, heureuse de se réfugier dans l'humilité.

Mais elle n'en reste pas moins la plus grande, la plus honorée des créatures, et c'est ce que célèbre le chant de la communion : « Des choses glorieuses ont été dites de vous, ô Marie ! Car celui qui est puissant a fait en vous de grandes choses. »

Ces choses glorieuses qui ont été dites, c'est qu'elle est immaculée, c'est qu'elle a toujours été vierge. Voilà les immenses bienfaits qui ont exigé toute la puissance de Dieu. Le grand ennemi de Dieu et de l'homme, c'est le péché qui a couvert notre âme de blessures. Que les saints mystères les guérissent, ces blessures qui nous déshonorent. « Qu'ils nous délivrent, Seigneur, de ce péché dont vous avez si étonnamment préservé la conception immaculée de la bienheureuse Marie. » (Postcommunion).

Comme, dans cet admirable office, tout est exprimé avec l'enthousiasme de la piété, mais avec précision, avec une joie débordante, mais avec mesure ! L'Eglise entoure Marie d'une vénération, d'un amour unique ; elle accumule effusions sur effusions, louanges sur louanges ; mais elle ne veut pas que la malveillance puisse dire que nous adorons la Sainte Vierge. Tout éminente qu'elle est, elle est toujours une créature. Elle est incomparablement douée, elle est supérieure aux Séraphins et aux Chérubins, mais elle n'est comme eux qu'une créature qui tient de Dieu tous ses dons, toute sa splendeur.

Enfin l'Eglise résume toute sa foi, toutes ses allégresses dans l'antienne de *Magnificat* : « Aujourd'hui un rameau est sorti du tronc de Jessé. Aujourd'hui Marie a été conçue sans aucune trace de péché. Aujourd'hui a été brisée par elle la tête de l'antique serpent. *Alleluia !* »

David s'est réjoui dans sa fille, le ciel admire la beauté de Marie et Satan est vaincu. *Alleluia !*

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

I

Décembre

MANIFESTATION DU SACRÉ-CŒUR
DANS SON INCARNATION

Mes frères,

Le Bienh. Grignion de Montfort chantait : « *Depuis qu'il est cœur, il nous aime...* » Et, cœur, il l'est dès l'Incarnation, dès que le Saint-Esprit eut couvert de son ombre la Vierge qui vient de pronon-

cer son *fiat*, dès le premier instant de la jonction en sa personne entre la divinité et l'humanité.

Au sein de sa mère, le corps de l'enfant ne se forme, avec tous ses organes, que lentement. Au sein de Marie, au tout premier instant de la conception même, l'âme qui s'est emparée de ce corps miraculeusement organisé, jouit par privilège de toutes ses prérogatives naturelles et surnaturelles : de la grâce, du plein exercice de sa liberté, de la possibilité d'acquérir des mérites, de la vue même de Dieu dans son essence comme les saints, et plus clairement que les saints du ciel. En un mot, au sein de sa mère, Jésus possède déjà son existence à lui, déjà il est conscient et maître de ses actes, déjà il peut déployer sa miséricordieuse action salvatrice [1].

Aussi n'aurons-nous pas à attendre qu'il puisse parler et agir au dehors, ni même sa naissance, pour que son cœur s'élance vers nous. Ce premier élan le porte tout de suite aux extrêmes, jusqu'au don de sa vie par amour pour les hommes : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (Jo., xv, 13).

Car c'est bien l'offrande de lui-même à la mort que le prophète David annonçait et que l'apôtre S. Paul affirmait comme le premier acte du Christ à son entrée dans ce monde : « Le Christ dit en entrant dans le monde : Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici,... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » Et l'Apôtre ajoutait : « C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son propre corps. » (Hebr., x, 5-10).

Les litanies du Sacré-Cœur nous mettent sur les lèvres cette invocation : « Cœur de Jésus, propitiation pour nos péchés, ayez pitié de nous. » — Propitiation pour nos péchés, il l'est dès l'Incarnation, par le ministère de Marie.

I. — *Propitiation pour nos péchés*

Pleinement instruit de l'histoire du monde, pleinement conscient de sa mission, le Verbe de Dieu, incarné dans le sein de Marie, embrasse d'un regard le passé et l'avenir.

Le passé, c'est le péché, le péché, dès l'origine, du premier couple pourtant libéralement privilégié, le péché multiplié de par le monde avec la famille humaine, le péché qui s'est accumulé depuis des siècles.

Mieux que l'âme des saints, à la proportion même de sa suréminente sainteté, l'âme très pure et très aimante du Christ sonde, jusqu'en ses profondeurs, ce que renferme d'offense aux droits et à l'amour de son Père un seul de ces péchés.

Alors comme elle lui apparaît irrecevable, l'expiation vraiment dérisoire que les moins mauvais de cette humanité pécheresse prétendaient lui offrir avec le sang des animaux égorgés en sacrifice !

L'avenir, c'est la perspective d'une restauration de la gloire de son Père et des destinées surnaturelles de ses frères les hommes, par l'acceptation de sa vocation de Sauveur. Il peut être notre substitution : « la victime pour le péché, sur laquelle on prononce tous les crimes ; on l'en charge, on les lui met sur la tête, on envoie après cette victime au désert, on la sépare de la société humaine, on l'excommunie [1]... »

Il a maintenant un corps qui lui permet de souffrir et de mourir, et parce que c'est son corps à lui, le corps d'un Dieu, sa souffrance et sa mort prendront une valeur infinie, capable de compenser l'offense infinie du péché.

Pour le Cœur de Jésus, voir ces desseins de son Père, c'est les vouloir, s'y adapter, les embrasser avec amour, car il est fournaise ardente de charité, il aime son Père et il nous aime. Il y va tout de suite de tout son cœur : « Me voici,... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. »

Dans ce *fiat* initial, il y a tout le *fiat* de l'agonie à Gethsémani : la victime de propitiation est déjà sur l'autel.

Et cet autel, c'est le cœur de la Vierge, comme disait sainte Marguerite-Marie, puisque c'est au sein de sa mère que le Sacré-Cœur s'offre pour la première fois pour nous. Il y a plus : il s'offre en elle, mais aussi par elle.

II. — *Par le ministère de Marie*

Le *fiat* de la Vierge à l'archange Gabriel a permis le *fiat* du Christ à son Père : il lui doit cette nature humaine sans laquelle il n'aurait pu se faire propitiation pour les péchés.

Marie a envisagé et accepté du même coup, en pleine connaissance de cause et librement, toutes les conséquences de sa parole donnée. Pour elle comme pour le Christ, ces débuts engagent l'avenir. Son œuvre de corédemptrice est en germe dès maintenant avec l'œuvre rédemptrice de son Fils. Nous dirons qu'elle nous enfante sur le Calvaire : c'est ici qu'elle nous conçoit dans son sein maternel, avec son premier-né Jésus.

Aussi le Bienh. de Montfort met-il déjà sur les lèvres du Christ les paroles qui sacrent la mère de Jésus notre mère :

> Ma Mère, vous m'êtes très chère ;
> Je vous comble de mes faveurs,
> Afin que vous soyez la mère
> Et le refuge des pécheurs.

Qui dira les colloques mystérieux, tout inspirés d'amour pour nous, entre les deux cœurs de Jésus et de Marie, à cette première minute qu'ils battirent l'un contre l'autre et pendant les mois qui s'écoulèrent de l'Annonciation à la Nativité ?

Les suaves et profondes réflexions du Bienh. de Montfort nous ouvrent du moins quelques horizons sur cette intimité : « C'est en ce mystère que Jésus, de concert avec Marie, dans son sein, qui est pour cela appelé des saints, *aula sacramentorum*, la salle des secrets de Dieu, a choisi tous les élus ;... c'est en ce mystère qu'il a opéré tous les mystères de sa vie qui ont suivi, par l'acceptation qu'il en fit : *Jesus ingrediens mundum dicit : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam* ;... ce mystère est un abrégé de tous les mystères, qui renferme la volonté et la grâce de tous [2]. » Nous n'aurons que peu à peu la révélation de l'amour des cœurs de Jésus et de Marie ; il est déjà là tout entier : « *depuis qu'il est cœur il nous aime.* »

Bérulle, l'initiateur de la dévotion au Verbe incarné, qui marquera si profondément la piété fran-

[1] S. Thomas d'Aquin, *Somme théol.*, IIIe p., q. 31-34.

[1] Bossuet, *Elévations sur les mystères*, XIIIe semaine, VIIIe Elév.

[2] *Traité de la vraie dévotion à la Ste Vierge*, n° 248.

çaise, a montré avec beaucoup de tendresse dans le mystère de l'Incarnation « un mystère de cœur ». Il parle de trois retraites ou demeures du Fils de Dieu. « La première est le sein de son Père : celle-là est adorable et digne de lui ; la seconde est le sein de la Vierge,... et celle-là est douce et vénérable ; la troisième est la crèche,... et celle-là est humble et austère... O séjour délicieux de cet enfant au sein de sa mère, par la filiation humaine... séjour qui est le premier séjour... du Fils de Dieu fait homme entre les hommes ! Ce point est si tendre et si sensible qu'il doit être plutôt célébré par le cœur que par la langue. Aussi est-ce un mystère de cœur, et la langue ne peut exprimer ces douceurs et tendresses. C'est un mystère de deux cœurs les plus nobles et les plus conjoints qui seront à jamais. Lors Jésus est vivant en Marie... et le cœur de Jésus est tout proche du cœur de Marie. Lors Marie est vivante en Jésus et Jésus est son tout [1]. »

Il faudrait ici demander pardon de nos péchés qui ont mis le Christ en cet état de victime, nous unir à son obéissance, l'adorer avec Marie... Redisons du moins la belle et chère prière de M. Olier, qui contient le meilleur de nos sentiments pour le Verbe incarné : « O Jésus vivant en Marie, venez et vivez en nous, en votre esprit de sainteté, en la plénitude de vos dons, en la perfection de vos voies, en la vérité de vos vertus, en la communion de vos mystères ; dominez en nous sur toutes les puissances ennemies : le monde, le démon et la chair, en la vertu de votre esprit et pour la gloire de votre Père. » Ainsi soit-il.

NOS RELIGIEUX

XIII

AUTRE PRÉJUGÉ : IL Y A DES RELIGIEUX QUI ENTRENT MALGRÉ EUX EN RELIGION, ET CE SONT DES MALHEUREUX

Messieurs,

Je voudrais répondre aujourd'hui à une accusation qui s'ajoute à celles dont je vous ai déjà montré l'injustice. On dit : « Il y a des religieux et des religieuses qui entrent en religion malgré eux. » On dit cela, et ce sont, après cette brève et grave imputation, des récriminations rageuses contre l'Eglise, qui garde jalousement et cruellement enfermées ces tristes victimes, et, sur ces victimes ellesmêmes, des apitoiements indignés !

Vers la fin d'avril 1871, pendant la Commune, des bruits étranges se répandent dans Paris sur la Congrégation de Picpus, dont les religieuses se consacrent aux soins des malades. Ces religieuses avaient recueilli trois femmes atteintes d'aliénation mentale et quelques jeunes filles dont la taille était déviée. Les communards violent le couvent, trouvent les pauvres folles et les jeunes infirmes dans la maison. Et tout de suite l'infâme calomnie prend son vol. Qu'ont-ils trouvé dans cette communauté ? Des religieuses, affirment-ils, enfermées dans des cages de fer ! Les lits orthopédiques deviennent des lits de Procuste, instruments de torture à l'aide desquels les sœurs mataient leurs sœurs récalcitrantes, misérables martyres cloîtrées, lamentables prisonnières de la superstition !

Un Rochefort accréditait, dans son journal *Le Mot d'Ordre*, ces fantastiques et stupides accusations.

Combien d'histoires de ce genre ou d'un autre, sinistres ou graveleuses, ont circulé au cours des derniers siècles, surtout depuis l'Encyclopédie, Diderot et son roman *La Religieuse !* Combien en avonsnous entendu, nous les anciens, vers 1880, quand paraissait l'infâme *Lanterne* de Boquillon, quand l'anticléricalisme en fureur préparait le coup qui devait éclater vingt ans plus tard !

Il semble que, pour le moment, ces grossières calomnies n'aient plus cours ; certaines gens n'en continuent pas moins à murmurer, avec un air entendu, quand on parle des Congrégations : « Il y en a là-dedans qui voudraient bien être ailleurs ! » C'est donc que le préjugé reste ancré dans certaines cervelles et qu'il est utile de le combattre. Le combattre, c'est ce que nous allons faire maintenant, loyalement et, je l'espère, victorieusement.

I

Qu'il y ait eu, sous l'Ancien Régime, des religieux et des religieuses entrés en religion sans vocation et contre leur volonté, il faut en convenir, car c'est la vérité indéniable. Dans les grandes familles, le titre et la fortune étant réservés à l'aîné, les cadets devaient se contenter d'un poste dans l'armée ou d'une dignité dans l'Eglise. Pour les filles, c'était le couvent, dont elles avaient des chances de devenir abbesses. A leur choix ? Non pas. C'étaient les parents qui décidaient, et il fallait obéir. Il y eut certainement, dans ces temps, de criants abus, et bien des vies ont été sacrifiées à ces arrangements de famille. Ces agissements étaient dans les mœurs, et l'Eglise a été la première à en souffrir.

Voilà pour le passé. Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, rien de semblable n'est à redouter, car, dans l'état social actuel, il est impossible d'exercer sur certaines âmes une contrainte telle qu'elles n'aient d'autre issue que d'entrer dans un monastère. Les jeunes hommes et les jeunes filles d'aujourd'hui ne sont plus si malléables ! Au surplus, on ne voit pas par quels artifices on pourrait les persuader de se jeter dans une carrière qui, humainement, n'offre plus de sécurité et qui n'a plus guère à leur promettre que persécutions, parfois des privations, souvent des outrages, avec, un jour ou l'autre, la proscription et l'exil.

Admettons, cependant, si invraisemblable que ce soit, que des infortunés entrent dans les monastères d'hommes ou de femmes malgré leur volonté. Admettons qu'il y en ait parmi eux qui souffrent mort et damnation pour avoir quitté le monde. Admettons que ces grands murs tristes des couvents étouffent bien des sanglots, cachent bien des larmes. A qui la faute ?

D'abord, l'Eglise ne va pas chercher ceux qui viennent à elle ; comme Dieu même, elle ne veut que des offrandes volontaires. Si quelques-uns pénètrent dans ces asiles sacrés sans l'avoir voulu délibérément, c'est à son insu. A quoi lui serviraient ces mauvais serviteurs, dont elle ne tirera jamais rien, car, dans la vie religieuse surtout, pour arriver aux résultats qu'elle vise, il faut que le cœur y soit ? Garder des non-valeurs, ce serait travailler contre son propre but, c'est-à-dire contre elle-même. Et vous avouerez, vous qui la regardez comme la puissance la plus astucieuse du monde, qu'il est impossible qu'elle soit si naïvement déraisonnable !

[1] Bérulle, *Considérations*, p. 55, et *Œuvres*, p. 1002.

— Mais, dit-on, il peut s'en trouver qui la trompent et qui restent dans le cloître aussi bien malgré elle que malgré eux.

— J'y consens, mais alors je le répète : à qui la faute, et faut-il tant plaindre des gens qui font eux-mêmes leur propre malheur ? N'est-ce pas, au surplus, une suprême injustice que de faire retomber sur l'Eglise ou sur la Congrégation une faute dont, seuls, ces malheureux intrus sont responsables ?

Il faut qu'on le sache, d'ailleurs ; l'Eglise déploie une prudence inouïe dans la formation des âmes d'élite qu'elle prétend charger des missions les plus hautes que des créatures humaines, à ses yeux, puissent remplir sur la terre. Des soins, des précautions scrupuleuses et inlassables qu'elle prend, voici le tableau, tracé de main de maître par un écrivain peu suspect, H. Taine. L'illustre philosophe constate ce qui se passe à cette heure, mais, à son insu, il ne fait que reproduire la tradition séculaire.

« Dans la petite cité religieuse, écrit-il, toutes les précautions sont prises pour que le futur citoyen sache à quoi il s'engage. L'exemplaire de la règle, qu'on lui met d'avance entre les mains, lui explique l'emploi futur de chacune de ses journées et de chacune de ses heures, tout le détail du régime auquel il va se soumettre. Bien plus, pour le prémunir contre l'illusion et la précipitation, on exige qu'il fasse lui-même l'essai de la clôture et de la discipline ; il en aura l'expérience personnelle, sensible et prolongée ; avant de prendre l'habit, il sera novice, au moins pendant un an, et sans interruption. Parfois des vœux simples précèdent les vœux solennels ; chez les Jésuites, plusieurs noviciats, chacun de deux ou trois ans, se succèdent et se superposent ; ailleurs, l'engagement perpétuel n'est reçu qu'après plusieurs engagements temporaires ; jusqu'à vingt-cinq ans, les Frères des Ecoles chrétiennes font leurs vœux pour un an ; à vingt-huit ans seulement, c'est pour la vie. Certainement, après de telles épreuves, l'information du postulant est complète ; néanmoins on y ajoute celle des supérieurs. Ils l'ont suivi jour par jour ; par delà sa volonté superficielle, actuelle et déclarée, ils démêlent sa volonté profonde, latente et future ; s'ils la jugent insuffisante ou douteuse, ils ajournent ou empêchent la profession finale : « Mon enfant, attendez, votre vocation n'est pas encore définitive ; » ou bien : « Mon ami, vous n'étiez pas fait pour le couvent, rentrez dans le monde. » Jamais contrat social n'a été souscrit à meilleur escient, par un choix plus réfléchi, après une délibération si attentive. » Ainsi partout, dans tous les Ordres et dans toutes les Congrégations...

Dans un tel milieu, vous le devinez, les âmes d'élite ne tardent pas à prendre, autant que c'est possible, cette forme idéale à laquelle elles tendent, et c'est alors que leur action, double mais simultanée et comme unifiée par l'élément surnaturel qui l'inspire et la pénètre, se fait sentir dans toute sa force pour le plus grand bien de l'Eglise et des peuples. Les âmes religieuses, sous une telle discipline, se forment et s'éprouvent, mais aussi elles se distinguent et elles se trient. Le bon grain reste, l'ivraie s'envole.

Voilà la règle. Que s'il y a des exceptions, il faut convenir qu'elles sont extrêmement rares et que les victimes, peu intéressantes, n'ont à s'en prendre qu'à elles-mêmes. Puis, si elles sentent qu'elles ne sont pas à leur place dans le couvent ou dans le cloître, qu'est-ce qui les empêche d'en sortir ?...

On nous affirme de plus qu'elles sont malheureuses. Est-ce vrai ?

II

Les gens qui n'ont jamais franchi le seuil d'un monastère, qui n'ont jamais vu se dérouler dans sa régularité ou dans son calme la vie très élevée qu'on y mène, qui n'ont jamais conversé avec un religieux ou une religieuse, ces gens-là s'imaginent volontiers que tous ceux, que toutes celles qui ont pris cette voie sont des êtres sacrifiés et par conséquent malheureux. Ils les voient passer dans les rues, graves dans leurs robes pauvres et austères : ils les pressentent tristes et accablés dans les grandes demeures sévères où ils habitent : l'enquête est suffisante ; l'existence qu'ils ont embrassée est atroce, et la religion ne les a pris que pour en faire des martyrs !

Même conclusion hâtive dans certaine littérature tendancieuse. Les écrivains profanes aiment à montrer, dans le moine, surtout dans le moine jeune encore, je ne sais quelle tristesse et quel muet désespoir, comme si le cloître l'avait mal dompté et que, dans ce cœur toujours palpitant, il restait encore quelque vague et secret amour pour le monde à jamais quitté.

Pur romantisme. Ceux qui écrivent ces choses n'ont jamais vécu avec les moines et ne les connaissent pas. Comparant la vie du monde qu'ils vivent eux-mêmes avec la vie religieuse qu'ils ont toujours ignorée, ils décident, sans preuve, que celle-ci doit être très douloureuse en comparaison de celle-là. Pensez donc : les infortunés moines sont liés par trois vœux terribles : obéissance, pauvreté, chasteté ; il faut qu'ils plient toujours devant une volonté étrangère ; il faut qu'ils se résignent à manquer de tout, sauf du nécessaire ; il faut qu'ils domptent leur chair et qu'ils sèvrent leur cœur. Quel épanouissement de l'être est possible, quand l'être est pris tout entier entre les dents de ces tenailles féroces ? Quel rayon de soleil et de joie pourra jamais pénétrer dans cette prison sans fenêtre, sans jour sur la vie, où ces pauvres gens sont enfermés ? Ils étouffent nécessairement sous l'étreinte des invisibles liens qui les serrent et dont ils ne relâcheront jamais les nœuds. Dans le monde, au contraire, chacun fait ce qu'il veut ; chacun peut posséder et se payer les douceurs qu'il désire ; chacun peut aimer et s'amuser à sa guise, et cela d'autant plus aisément que l'anticléricalisme triomphant fait reculer un peu plus chaque jour la vieille morale, décidément en déroute.

Ai-je besoin de faire remarquer qu'un parti-pris presque puéril s'ajoute ici à l'ignorance de ce dont on parle ? Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut apprécier ces deux vies si profondément différentes. Ni la vie mondaine n'est si douce, ni la vie monacale n'est si amère, et de même qu'il est faux de dire que tous ceux qui vivent dans le monde sont dans le paradis, il est également faux de dire que tous ceux qui vivent dans les cloîtres sont dans un enfer anticipé. Nous qui vivons libres dans le monde libre, nous avons nos déboires, nos épreuves, nos déchirements. Les suicides, de plus en plus nombreux parmi nous, prouvent qu'il ne suffit pas de faire ce que l'on veut et de donner libre carrière à ses passions pour trouver et garder le bonheur. Les religieux ont sans doute aussi des luttes à subir, mais, toutes comparaisons faites, il semble bien qu'ils aient moins de souffrances et plus de bonheur que nous.

D'abord ils sont exempts des soucis qui sont pour

la plupart des hommes une torture de tous les jours. Ils ne possèdent rien ; ils n'ont pas à craindre par conséquent de rien perdre. Leur nourriture est grossière ; du moins ne leur manquera-t-elle pas. Ils ne sont pas mêlés aux affaires ; ils n'en courent pas les risques. Ils n'ont pas fondé de foyer ; ils n'en ont pas les charges parfois écrasantes. Ils se privent de la douceur des affections humaines ; ils sont de ce côté à l'abri des désillusions cruelles qui désenchantent tant d'âmes trop promptes à voir le bonheur dans l'amour. Autant de causes, négatives si vous voulez, pourtant certaines, d'une quiétude qui a son prix !

Ce n'est pas tout. Ils jouissent d'une paix intérieure à laquelle il est presque impossible d'atteindre quand, comme nous, on vit de la vie commune. Rien chez eux de ce qui nous divise dans le monde. Pas de politique. Pas de questions ni de conflits d'intérêt. Loin des bruits de la ville et de la rue, sans autre occupation que la prière, l'étude et le travail manuel, sous une règle qui fait toutes les heures et tous les jours semblables, ils vivent dans une région où l'existence est sans doute assez monotone, mais où règne un calme exceptionnel. S'il est vrai que la paix est le premier et peut-être le seul bonheur de la vie, comment pouvez-vous dire qu'ils sont malheureux ?

Malheureux, ils le sont si peu que les malheureux les envient et viennent partager leur solitude. Le cloître catholique n'est pas seulement l'abri préservateur où vont se réfugier les âmes pures, où les colombes vont préserver la blancheur de leurs ailes ; c'est aussi le refuge des âmes fatiguées, brisées par la vie. Ceux qui ont perdu le bonheur l'y retrouvent ; ceux qui ont perdu la vertu y reviennent au bien et s'y réhabilitent. Rancé et La Vallière y sont entrés. Usés par ses révoltes et ses débauches, las de ses chevaux, de ses odalisques, de sa poésie même, Byron rêve d'y finir ses jours. A notre époque, il ne se passe pas d'années que nous ne voyions des personnalités mondaines y chercher un suprême asile. Personnellement, j'oserai le dire, je n'ai pu être religieux, malgré le désir que j'en ai toujours eu. Né dans un siècle où le clergé séculier appauvri se recrute avec peine, on m'a demandé de rester dans ses rangs et j'ai obéi. Mais je suis sûr que j'y ai perdu à bien des égards et particulièrement au point de vue du bonheur. Etudiée sous son vrai jour, en effet, la vie religieuse, quoi qu'en pense un monde qui n'y connaît rien, est l'asile le plus sûr des joies profondes et vraies.

Il suffit de saisir la vie monastique sur le fait pour en être convaincu. Je ne vous demande pas, Messieurs, d'interroger les religieux, les religieuses sur leurs sentiments. Vous pourriez être tentés de suspecter leurs témoignages, ou ils pourraient ne pas se livrer. Je vous demande seulement de les suivre dans les différentes phases de leur vie de chaque jour. Certes, les uns et les autres, ils sont graves quand, réunis dans leur chapelle, ils prient, méditent ou chantent l'office. Pourtant, dans cette gravité même, vous pourrez remarquer la sérénité qui rayonne sur leur visage. Pas de ces traits tourmentés ou ravagés, comme on en rencontre si souvent dans le monde. Des fronts placides, des yeux modestes, des traits qui demeurent harmonieux, même quand les austérités les ont creusés. Et cela est déjà symptomatique, car les troubles de l'âme se traduisent toujours plus ou moins par des flétrissures dans la chair, et ici vous ne constatez rien de pareil.

Voyez-les maintenant aux heures de la récréation. Vous serez surpris de leur cordialité et de leur gaieté. Nulle part on ne rit de meilleur cœur que dans les monastères et dans les couvents. Les novices laissent fuser le trop plein de leur jeunesse ; il y a des hommes et des femmes d'esprit parmi les profès et les professes, et les supérieurs eux-mêmes ne sont pas toujours enfermés dans leur dignité imposante. Sans blesser la charité, on se raconte de belles et bonnes histoires, desquelles une aimable satire n'est pas absente, et l'heure s'écoule animée, joyeuse, charmante et trop rapide.

A présent entrez en conversation avec un religieux, avec une religieuse. Ni celle-là ni celui-ci ne se plaindront de la vie quelquefois très dure qui est la leur. Au parloir, ils seront ce qu'ils sont partout : des esprits ouverts et des âmes apaisées. C'est qu'en vérité ils y sont heureux, autant qu'on peut l'être sur la terre. « Le cloître est un paradis », écrit S. Bernard, qui le connaissait pour y avoir passé toute son existence. « C'est une cité protégée par le rempart de la discipline, une cité qui regorge des biens les plus précieux. Des hommes partagent le même amour, des frères trouvent leur joie à vivre ensemble sous le même toit, voilà le spectacle que nous sommes fiers de donner au monde. Ici, l'un pleure ses péchés, l'autre chante les louanges du Seigneur ; celui-ci prodigue ses bons offices à ses frères, celui-là donne les enseignements de la science ; l'un prie, l'autre lit ; l'un est ému de compassion pour les pécheurs et cet autre est occupé de punir le péché ; celui-là brûle des feux de la charité, celui-là se distingue par son humilité ; l'un travaille dans la vie active, l'autre se repose dans la vie contemplative. A cette vue on ne peut que s'écrier : « C'est le camp du Seigneur que j'ai sous les yeux. Oui, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Vous retrouverez ces accents enthousiastes sous la plume et sur les lèvres de tous les habitants du cloître.

Au cloître, on aime et on est aimé, n'est-ce pas le bonheur ?

On aime Dieu et on en est aimé. Le cœur du religieux s'élève constamment vers l'invisible et divin idéal, sur les ailes de la prière, des aspirations saintes et des saintes espérances. Le sacrifice lui-même le pousse en haut, et cet amour partagé qui va de la terre au ciel et du ciel à la terre, unissant l'âme au Bien-Aimé dans un mariage sans divorce, est comme l'aube des jours de l'éternité.

De plus, au cloître, on aime ses frères et on en est aimé, car le cloître ne détruit pas ces amitiés délicieuses que l'Ecriture appelle le baume de la vie. L'amour de Dieu règne en roi, non en tyran ; il laisse dans le cœur une place pour les créatures. « Voyez les étoiles, dit poétiquement le grand Abbé de Clairvaux, elles disparaissent au milieu des rayons du soleil. Sont-elles éteintes ? Non ; elles sont comme dérobées par une lumière plus éclatante. Ainsi l'amour que nous devons à Dieu, surpassant toutes nos affections légitimes, les enveloppe et les échauffe [1]. » Les esprits sont unis ; les cœurs ne font qu'un. On ne rencontre que patience, bienveillance et douceur. Les supérieurs eux-mêmes sont remplis de bonté et de tendresse, ce qu'on ne rencontre jamais dans le monde.

Est-ce à dire qu'ils n'ont jamais aucune épreuve ? Je ne le prétends pas : ils souffrent comme et,

[1] *Serm. 12 in psalm.* Qui habitat, n° 7.